



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES BORDS
DE L'ADRIATIQUE
ET LE MONTÉNÉGRO

PAR

CHARLES YRIARTE

VENISE — L'ISTRIE — LE QUARNERO — LA DALMATIE — LE MONTENEGRO
{ET} LA RIVE ITALIENNE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 fr.

EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

M. Ch. Yriarte est un de ces privilégiés qui, grâce à l'autorité de leur talent, à l'inépuisable variété de leurs travaux, inspirent assez de confiance aux éditeurs pour qu'ils osent se lancer dans la voie périlleuse des publications de grand luxe.

Luxueux s'il en fut est, en effet, ce magnifique in-4° intitulé : *les Bords de l'Adriatique*. Impression, gravures, papier, rien n'a été négligé pour faire ressortir une œuvre féconde en révélations inédites sur quantité de pays dont les habitants sont devenus, par le fait des événements d'Orient, les héros du jour.

Après avoir rempli ses yeux d'aspects curieux, de paysages riants ou désolés, après avoir fouillé et admiré les trésors artistiques des palais, des villas, les ruines des monuments antiques laissées çà et là par le temps comme des épaves du passé, M. Charles Yriarte, mettant en ordre ses souvenirs, a composé avec intelligence et méthode une série de tableaux d'un coloris puissant, présentés avec la verve d'un humoriste et le bon sens pratique d'un voyageur habitué à définir le fort et le faible des choses et des gens, et aussi avec le bon goût d'un homme chez qui le savant se dissimule pour laisser la première place à l'observateur et à l'artiste.

L'œuvre d'un écrivain de mérite, M. Yriarte, ainsi éditée, devient un véritable objet d'art, car l'art de la plume et du crayon s'y révèle à chaque page. Les gravures illustrant *les Bords de l'Adriatique* sont d'une variété saisissante, d'une grande netteté d'exécution et d'une facture ferme et originale. Elles sont dues d'ailleurs à bon nombre de dessinateurs de talent, entre autres MM. Bayard, Janot, Stop, Girard, etc.

(*Paris-Journal*, 9 décembre 1877. — HIPPOLYTE FOURNIER.)

Tout le monde a eu entre les mains quelques-uns au moins des volumes de cette magnifique collection de voyages, entreprise par la maison Hachette, et qui, pour ne parler que de l'Europe, compte déjà des ouvrages comme *l'Espagne*, de M. Davillier; *Londres*, de M. Énault; *Rome*, de M. Francis Wey; *l'Italie*, de M. Gourdault. A ces deux derniers volumes le livre que nous annonçons sert de complément naturel, et ce mérite serait suffisant pour la foule chaque jour plus nombreuse des admirateurs de l'Italie; mais, de plus, l'ouvrage de M. Yriarte offre un intérêt tout actuel qui rendra son succès plus grand et sur lequel nous devons insister.

Ici la scène change, et l'intérêt, comme nous l'avons dit, prend un caractère d'actualité : M. Yriarte pénètre dans le Monténégro, et nous voici étudiant avec lui les mœurs de ce petit peuple rendu célèbre par la guerre d'Orient. Voici la capitale, Cettigné, bourgade bien plutôt que ville; voici le prince et la princesse, dont on nous donne des portraits. Puis viennent les détails sur la famille, sur la religion, sur l'armée, et nous ne quittons le Monténégro que pleinement instruits de la vie sociale de ce curieux petit État.

Avec M. Ch. Yriarte nous traversons l'Adriatique pour en suivre la rive italienne. Nous visitons successivement Ravenne, avec son architecture byzantine, ses mosaïques; ville curieuse entre toutes, toute pleine des souvenirs de Théodoric, de Dante, de Gaston de Foix, de Byron; Urbino et le fameux palais de ses ducs; Ancône; Lorette et son sanctuaire; Otrante, enfin, où M. Yriarte nous laisse encore éblouis des merveilles qu'il vient de faire défiler devant nous.

1797-77

troncs d'arbres que l'on y a exhumés du sol. Puis un jour vint, dit la tradition, où l'on trouva dans une fontaine le premier morceau de glace. Depuis lors, et petit à petit, le pays a pris un autre aspect; finalement, il s'est transformé en un désert, et bonsoir le « joli village ». Il en a été de même, à ce qu'on assure, de l'*Heidenbühl*, sur la Rossalp. Des masses de scories de fer retrouvées sous d'épaisses couches de terre dans la *Schmidiger-Bidmer*, sur la Grindelalp, prouvent qu'autrefois il y a eu là des forgerons. Cette forge évanouie était-elle semblable à la fantastique maréchalerie que décrit quelque part le poète Scheffel?

On y arrivait par une rampe pierreuse et ardue, qui contournait d'affreux précipices. La maison, sise sous l'ombrage d'une antique forêt de mélèzes, avait l'air sinistre d'un château fort; au dehors



LA WENGERNALP.

étaient empilés des tas énormes de mâchefer; au dedans pétillait un brasier ardent, devant lequel Weland le forgeron besognait avec une ardeur farouche. Sa main donnait les coups de marteau; mais c'étaient les torrents d'alentour qui venaient mettre le rouage en mouvement, c'était la tempête qui soufflait le feu, et les étoiles de se dire là-haut : Mes sœurs, redoublons d'éclat, ou les étincelles que ce Weland dégage en forgeant finiront par faire pâlir notre lumière!

Une chose certaine, c'est qu'à l'extrémité du glacier inférieur de Grindelwald, on vous montrera la place où était jadis une chapelle dédiée à sainte Pétronille, patronne du village; une forêt d'aroles l'enveloppait, et l'on pouvait de là gagner la vallée du Rhône par un col où passaient encore à la fin du seizième siècle les réformés valaisans qui venaient se faire marier à Grindelwald. On vous montrera aussi, appendue dans l'église du village, une cloche qui porte la date de 1044, avec cette inscription : *Santa Peternella, ora pro nobis!* et qui y a été transportée, dit-on, de l'ancienne chapelle.

L'église de Grindelwald, autour de laquelle se groupe le noyau principal des habitations, appelé proprement *le bourg (das Dorf)*, date elle-même du douzième siècle. On raconte qu'elle fut bâtie, tout

W. Mochelet

en bois d'abord, à l'endroit où s'étaient arrêtés deux bœufs que l'on pourchassait, et ce fut l'évêque de Lausanne qui la consacra. Plus tard, comme je l'ai dit, une grande partie du territoire devint la propriété des barons d'Unspunnen ; puis le pays entier, de la Schöneegg (Schynige-Platte) au glacier infé-



L'EIGER ET LE MÖNCH, VUS DE MÜRREN.

rieur et à la Wörgisalp, passa successivement sous la domination du trop fameux couvent d'Interlaken. On a vu comment Berne, un beau jour, hérita du tout.

La vallée de Grindelwald est close au sud-est par trois montagnes gigantesques : l'Eiger (3,975 m.), le Mettenberg (3,408), qui est comme le socle puissant de ce Schreckhorn, dont l'altitude dépasse



PRÈS DE GRINDELWALD.

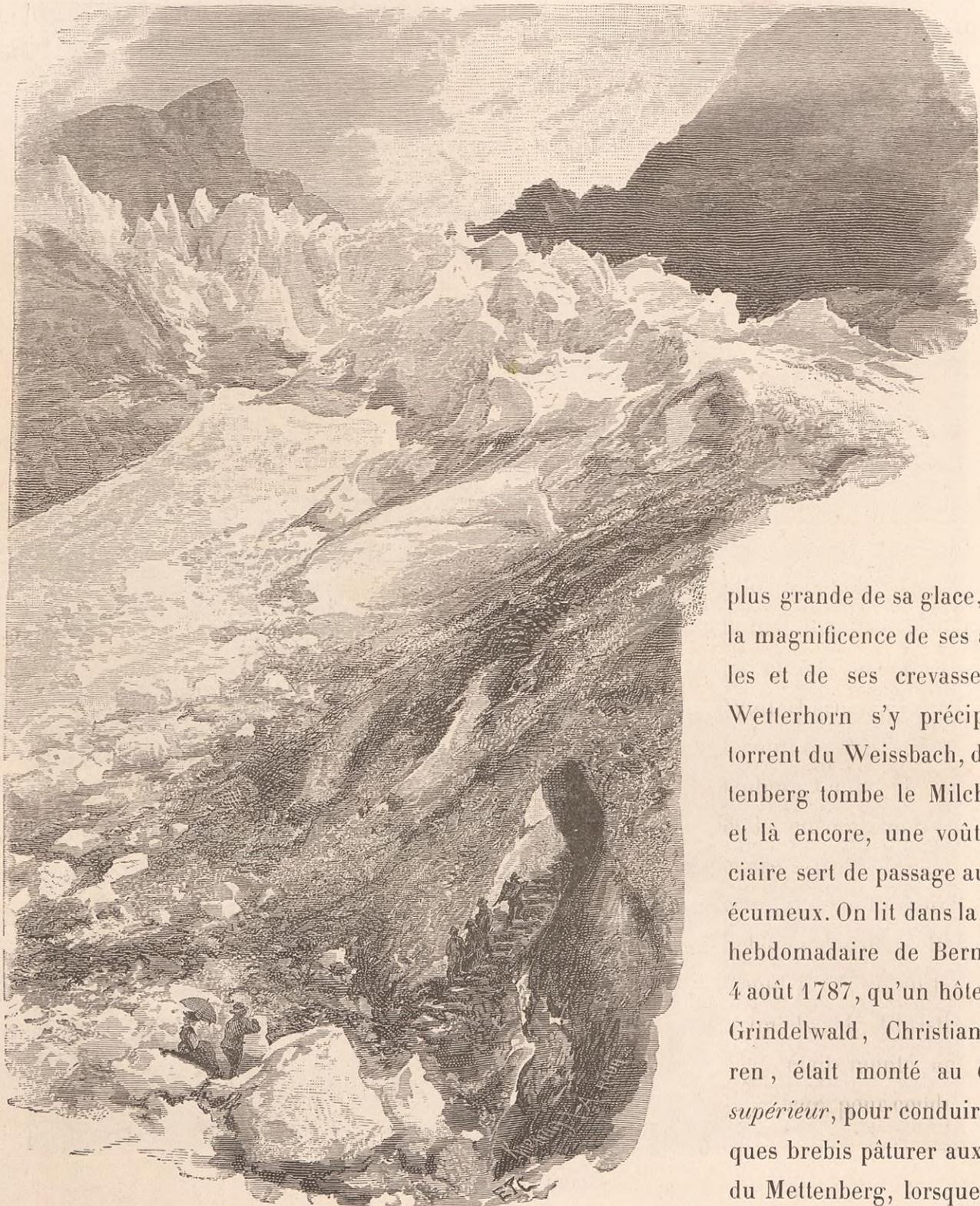
4,000 mètres, et le Wetterhorn (3,708 m.) ; c'est entre elles, et de chaque côté du Mettenberg (montagne du milieu), que s'étendent à peu près parallèlement les deux glaciers si connus dont les eaux de fonte, en sortant d'une grotte cristalline, donnent naissance à la Lütchine Noire. Le *Glacier*



GLACIER DE GRINDELWALD.

inférieur, le plus grand des deux et le plus à l'ouest, est aussi le plus visité ; un chemin facile, vrai chemin « de dames », conduit à son vaste bassin extrême, appelé *Mer de glace*, et d'où l'on jouit d'un point de vue réellement grandiose. Le Schreckhorn émerge devant vous sous la forme de six pyramides énormes ; plus à droite s'élève le Zäzenberg, au pied duquel le glacier de l'Eiger se réunit à celui de Grindelwald. Là encore, sur un gneiss poudreux, sont quelques pâtis à moutons. Le chalet du Zäzenberg, qui s'élève sur un de ces pâturages, est l'habitation bernoise sise le plus avant

dans le labyrinthe glacé de l'Oberland; les bons marcheurs peuvent de là, si le cœur leur en dit, gagner en quinze ou seize heures l'hospice du Grimsel, par la Strahlegg et le glacier de l'Aar. Le *Glacier supérieur*, situé sur la route de la Grande Scheidegg, l'emporte sur l'autre, et par la pureté



GRINDELWALD : LE GLACIER SUPÉRIEUR.

plus grande de sa glace, et par la magnificence de ses aiguilles et de ses crevasses; du Wetterhorn s'y précipite le torrent du Weissbach, du Mettenberg tombe le Milchbach; et là encore, une voûte glaciaire sert de passage aux flots écumeux. On lit dans la feuille hebdomadaire de Berne, du 4 août 1787, qu'un hôtelier de Grindelwald, Christian Bohren, était monté au *Glacier supérieur*, pour conduire quelques brebis pâturer aux flancs du Mettenberg, lorsque tout à coup le pied lui manqua. Un quartier de glace de 6 mètres

environ de longueur sur 3 de largeur s'était abîmé sous lui. Dans la chute qu'il fit, Bohren se démit le poignet droit et se cassa le bras. Fort heureusement, sous le glacier, il trouva une ouverture qui communiquait avec la montagne : c'était précisément le susdit canal que le Weissbach s'était creusé en forme de voûte sur une longueur de plus de 40 mètres. L'homme rampa sous la glace en suivant

le cours du ruisseau jusqu'à sa source, et il put ainsi échapper, d'une façon toute miraculeuse, à l'horrible mort dont il s'était cru d'abord menacé.

Quant au Wetterhorn au triple front, que les gens du pays appellent aussi *Hasli-Jungfrau*, il se dresse là devant les regards pareil à un colosse monstrueux, sur les âpres reliefs duquel étincellent une série de névés aux formes les plus pittoresques. Ses neiges se déversent dans quatre glaciers différents : le glacier supérieur de Grindelwald, le glacier de Gault, ceux de Renfen et de Rosenlauri. L'ascension, fort pénible, demande deux journées.

Plus modeste et plus accessible est le fameux *Faulhorn* (la Corne pourrie); on l'appelle ainsi du schiste calcaire noir, friable, et comme en décomposition, qui le constitue. Cette montagne est le belvédère de prédilection des touristes, dans l'Oberland, celui où l'on monte de Grindelwald, comme on va de Lucerne au Rigi, pour admirer les féeries du soleil couchant sur l'écheveau entier des grandes Alpes et presque sur toute la Suisse, des lacs de Bienne et de Neuchâtel à ceux de Zug et de Lucerne.

C'est en 1830, qu'en dépit de toutes les difficultés, Samuel Blatter, l'aubergiste de l'*Aigle* à Grindelwald, a érigé, 900 mètres plus haut que le Rigi Kulm, le petit hôtel du Faulhorn, comptant bien que les visiteurs ne feraient pas défaut. Et les visiteurs, effectivement, n'ont point manqué; c'est plutôt l'hôtel qui, maintenant, manque aux visiteurs. Que sera-ce, quand on aura fait le chemin de fer qui est en projet?

La première fois que j'ai monté au Faulhorn, je me souviens d'y avoir eu, tout brûlant que j'étais de curiosité, un moment de déception grande. La cime était tout entière enveloppée de brouillards opaques. Plusieurs heures durant, elle resta ainsi plongée dans une sorte de chaos gris et humide, qui me donnait assez bien l'idée de ce qu'avait pu être le monde primitif. Tout à coup, comme par une sorte de *fiat lux*, c'est-à-dire par un de ces brusques coups de vent qui sont si fréquents dans les Alpes, la tenture des nuages se déchira et toute l'ordonnance de la création, montagnes, vallées, champs et lacs, surgit à mes yeux ravis. Une légion de cimes dorées m'apparut des fenêtres de l'hôtel; ce fut comme un défilé de merveilles naissantes et qui semblaient s'engendrer l'une l'autre. Je vis le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Breithorn, la Jungfrau et la Blümlisalp. Puis survint, de l'est, un arrière-ban de nuages, et, derechef, la splendide vision s'évanouit. La journée touchait à sa fin; le globe argenté de la lune sortit de derrière le Silberhorn, et prit peu à peu possession de l'espace, pourchassant



GRINDELWALD : LE GLACIER INFÉRIEUR.

l'arrière-garde affolée des brumes qui allèrent se fixer à l'occident sur les montagnes du lac de Thoune. Cette nuit-là fut toute magie, et des hôtes du Faulhorn, je fus un de ceux qui ne se couchèrent pas. Le lendemain, quelques nuées fugitives ternirent à peine l'azur du ciel bleu, et, de la terrasse de l'auberge, je pus me régaler tout à mon aise de la perspective que vous connaissez.

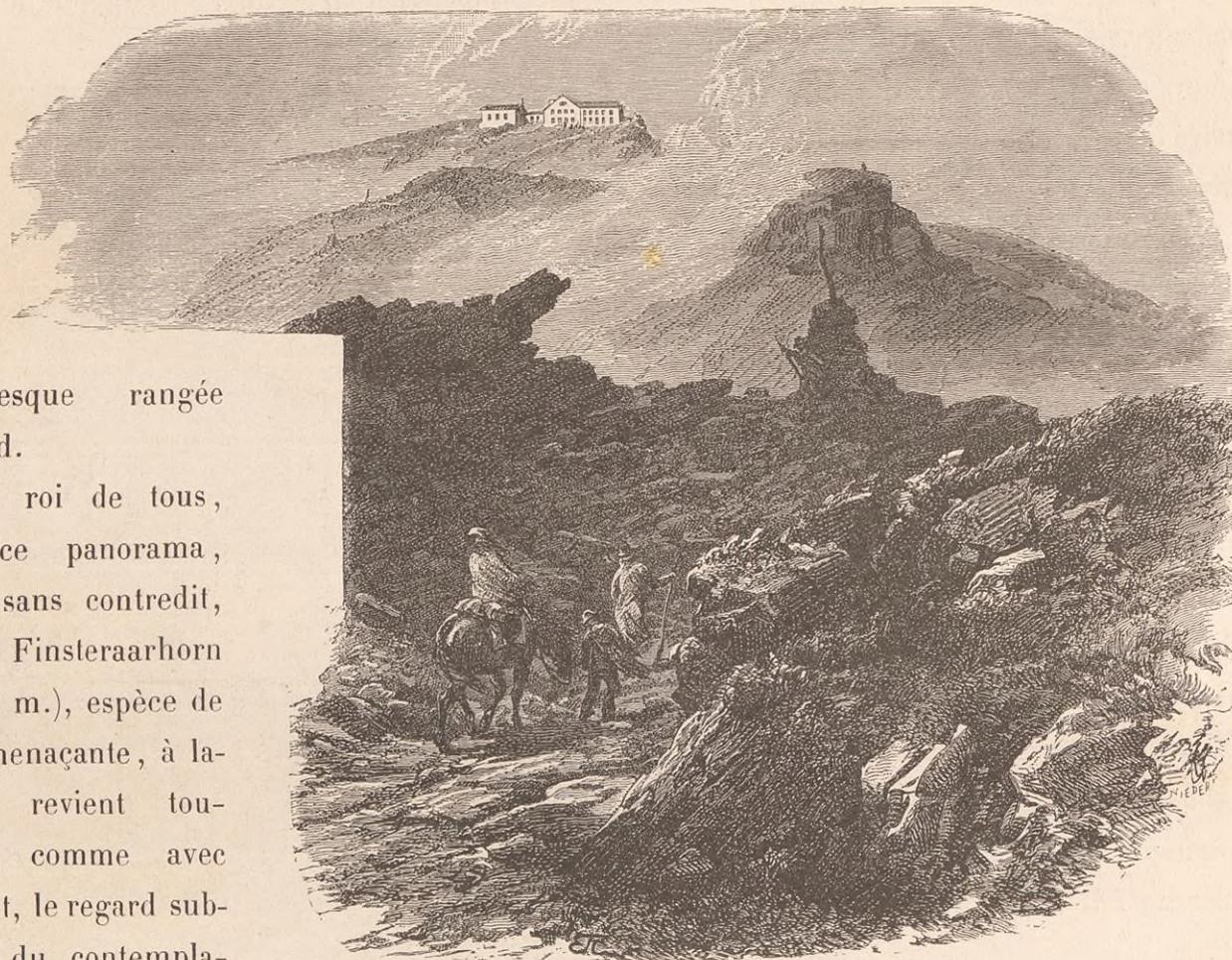
Je ne parlerai pas, — me proposant d'y revenir plus tard d'un autre *signal*, — des monts orientaux, le Rigi, le Stanzerhorn, les Alpes de Schwytz et d'Uri, que je voyais émerger, par delà le Brünig, semblables à des îles grises au sein de l'Océan ; j'aime mieux circonscrire la scène, et vous dire seulement quelques mots de trois ou quatre des sommités les plus proches, dans la

gigantesque rangée
du sud.

Le roi de tous, dans ce panorama, c'est, sans contredit, le Finsteraarhorn (4,275 m.), espèce de tour menaçante, à laquelle revient toujours, comme avec respect, le regard subjugué du contemplateur. L'arête ondulée de sa cime n'a, paraît-

il, que vingt pas de long sur quatre de large. Si quelque génie vous y transportait instantanément, vous mépriseriez fort, j'en ai peur, les ascensionnistes de petite volée qui se rengorgent, en ce moment même, à l'idée de coucher au Faulhorn. Il est certain que vous leur souperiez fièrement sur la tête, à la condition, bien entendu, que vous eussiez des vivres en votre bissac, car les aubergistes de Grindelwald n'ont pas encore poussé les audaces du mercantilisme jusqu'à transporter si haut leur marmite.

Cette belle pyramide élancée que nous apercevons à gauche du Finsteraarhorn, c'est le *Schreckhorn* (4,080 m.) ; elle forme le point culminant d'une ligne de crêtes sauvages et déchirées qui tombe à pic vers la vallée de Grindelwald et le Mettenberg, et qui se prolonge jusqu'à l'*Abschwung*. Du point où nous sommes, on y distingue deux petites taches blanches : l'une, la plus rapprochée de l'arête terminale, est pourtant un champ de neige assez vaste pour que plusieurs centaines de personnes y puissent battre la semelle à l'aise. La plus haute sommité du Schreckhorn, — j'ai raconté ci-



ASCENSION DU FAULHORN.



A Calame del Nord

LES MONTS DE L'OBERRAND, DE LA WENGERNALP A L'EIGER.

L. Wachter

dessus sa légende, — a été escaladée pour la première fois, en 1861, par M. Leslie Stephen, membre de l'*Alpine club* anglais.

La masse abrupte qui se dresse en deçà, à l'angle oriental de la vallée de Grindelwald, c'est

le Wetterhorn, que vous connaissez déjà. La montagne toute voisine est le *Wellhorn* (3,496 m.), qui est à l'autre, comme dit un Allemand, ce qu'Eckermann est à Goethe. Le Wellhorn, en effet, doit au Wetterhorn sa célébrité; comme il fait la paire avec lui, il bénéficie de la connexité. Ces deux montagnes sont comme les Gémeaux; la photographie ne les sépare jamais.

On pourrait presque en dire autant du glacier de *Rosenlani*, lequel serpente au pied de ces géants comme s'il voulait se frotter à leur gloire. Et, de fait encore, il se trouve admis en tiers dans l'alliance. Mais tant de touristes l'ont visité, tant de peintres l'ont portraituré, qu'à la fin la honte semble l'avoir pris. Depuis quelque temps, il exécute un mouvement de retrait dans les hautes roches. Peut-être quelque jour, — ces coulées visqueuses ont de tels caprices! — en ressortira-t-il avec une nouvelle provision d'aiguilles et de moraines. Tout diminué qu'il est, il mesure encore plus d'une lieue et demie de



LE FINSTERAARHORN

longueur sur une demi-lieue de largeur, et il a l'honneur d'être l'amas de glaces le plus clair, le plus pur, le plus cristallin qui existe en Suisse, celui qui offre aux artistes et aux amateurs les plus magnifiques études de couleurs. Son nom le dit, *Rosenlauri* : c'est le glacier aux teintes rosées que rehaussent, au soleil d'été, d'admirables reflets d'azur. Splendide aussi, dans sa variété, est la nature qui lui forme cadre. Vous souvient-il des forêts de pins sombres, aux treillisements de rosage alpestre, par où l'on passe, au sortir des *Bains de Rosenlauri*? Vous souvient-il de la gorge-crevasse du Weissbach, une émule de celle du Trient, et, comme celle-ci, aménagée au plus clair profit des bons montagnards? Toute cette vallée du Reichenbach a des bruissements d'eaux et de



AU FAULHORN.

ascatelles dont l'harmonie seule est pour le touriste un rafraîchissant. Ah! le plaisant voyage! Les nuées folles qui courent dans l'espace, les milliers de fleurs qui diaprent les prés, les huttes noires qui jouent à cache-cache entre les grands pins ou parmi les bauges humides de verdure, les cloches qui tintent, tintent sans discontinuer au cou des vaches hasliennes, puis, là-bas, les langues tordues des glaciers, les cimes de toute forme qui pyramident au-dessus de l'horizon: voilà ce qu'on voit et ce qu'on entend sur la route de Meiringen à Rosenlauri, et de Rosenlauri à la Grande Scheidegg.

Cette Grande Scheidegg ou Hasli-Scheidegg, — on l'appelle encore plus prosaïquement le *Dos d'âne* (Eselrücken), — allonge son étroite échine entre le Wetterhorn au sud et le Schwarzhorn au nord. Ce col, qui relie Grindelwald au Hasli, est depuis longtemps un des promenoirs oberlandais les plus à la mode. Au sommet se trouve une auberge propre, où l'on peut manger à son appétit. Dans les mois d'été, les bas-fonds d'alentour résonnent des mélodies ioulantes de cette



LE WELHORN ET LE WETTERHORN.

trompe aux accents de laquelle les vaches, à la nuit tombante, s'en reviennent d'elles-mêmes aux chalets. C'est, vous le savez, un instrument tout primitif, fait de morceaux de sapin évidés et emboîtés l'un dans l'autre. Sa longueur est parfois de huit pieds, et il se fait entendre jusqu'à une lieue et demie de distance. Ce n'est pas encore là, il faut l'avouer, le fameux cor au moyen duquel Alexandre le Grand rassemblait son armée de cent stades (1), dit-on. Dans l'Unterwalden, autrefois,



GLACIER DE ROSENLAUI.

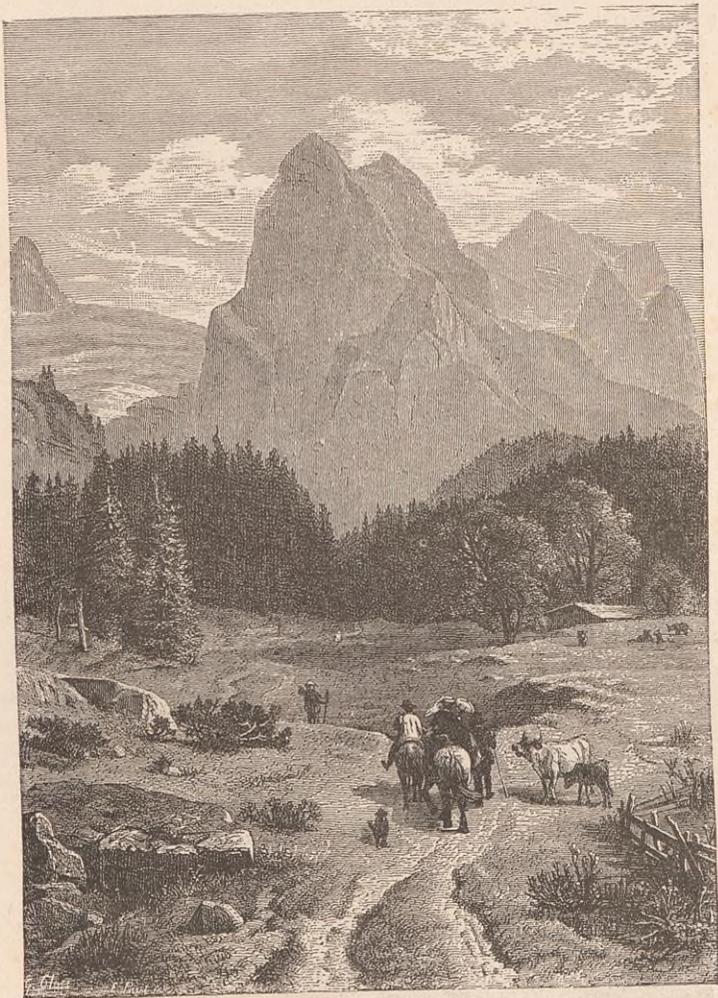
on l'appelait simplement *Liti* (2). Son échelle de tonalité est celle d'une grande trompette, ses ressources sont celles de tout instrument à vent dépourvu de clef et de soupapes. Il paraît que le premier venu, je n'en ai jamais fait l'essai, en peut jouer très-convenablement après un très-court exercice. Ses ondes sonores, mêlées de moelleux, s'élèvent vibrantes du fond des vallées, rampent au flanc abrupt des rochers, pour aller expirer en de lents murmures dans les profondeurs des gorges alpestres. Entendues de trop près, ses modulations perdent sensiblement de leur caractère et de leur

(1) C'est-à-dire à une distance de 100 fois 180 mètres !

(2) L'étymologie du mot serait-elle le latin *lituum* ?

beauté; mais mariées au loin à la voix grondante du tonnerre, au bruit des cascades et des torrents, au sifflement de la tourmente, et à la musique hachée des sonnailles, elles produisent sur l'ouïe et sur le cœur une impression qu'on n'oublie jamais.

Dans les pays catholiques où le cor des Alpes est en usage, dit M. de Torrenté, on s'en sert pour annoncer la prière du soir, et l'on répète alors trois fois la mélodie à de courts intervalles. Le pendant de cette coutume existe sur plusieurs alpages du district de Sargans (Oberland Saint-Gallois). A la chute du jour, un vacher chante devant son chalet une prière assez longue, dont la musique singulière rappelle les litanies catholiques. Ni l'orage ni les bourrasques de neige ne l'empêchent



AU PIED DU WELHORN ET DU WETTERHORN.

d'accomplir chaque soir cet exercice religieux. La façon particulière dont s'exécute cette prière (*Alpsegen*), l'obscurité, les sonneries diverses des troupeaux, tout contribue à produire sur l'auditeur une impression ineffable. Si cela se pratique sur un alpage étendu, formé de plusieurs propriétés, l'originalité de la scène est encore accrue en ce que le chant, répété par les vachers des diverses propriétés, résonne dans la nuit comme un écho mystérieux. Le rang d'après lequel les vachers des différents domaines peuvent chanter, à tour de rôle, l'*Alpsegen*, est stipulé dans les actes de vente; et les vachers sont si jaloux de ce droit, que, si d'aventure l'un d'eux vient à violer l'ordre, il en résulte des rixes sanglantes (1). Ajoutons que l'accent seul du cor alpestre suffit parfois, à l'étranger, pour donner à un Suisse le mal du pays. Qui ne connaît le chant si touchant dans sa simplicité intitulé : *Zu Strassburg auf der Schanze*, — A Strasbourg sur le bastion? C'est la plainte d'un Suisse en gar-

nison dans la ville rhénane, et qu'on va fusiller comme déserteur :

« Das Alphorn hört' ich drüben wohl anstimmen;
In's Vaterland muss' ich hinüber schwimmen;...
Der Hirtenbub ist doch nur Schuld daran;
Das Alphorn hat mir solches angethan. »

« Le cor des Alpes a retenti au delà du Rhin; à cette voix de la patrie, je me suis tout de suite jeté à la nage.... C'est le père, pourtant, qui a fait tout le mal; c'est le cor des Alpes qui est cause de ma mort! »

(1) *Jahrbuch des schweizern Alpenclubs*, 1867-68.

Nous avons parlé des gravures : exécutées d'après les croquis de l'auteur, elles sont, presque à chaque page, le vivant commentaire du texte. Grâce à elles, grâce au luxe du papier et de l'impression, cet ouvrage, comme ses devanciers, devient un plaisir pour les yeux et fait honneur à la maison qui l'édite comme à la plume qui l'a écrit et aux crayons qui l'ont illustré. (Journal officiel, 6 décembre 1877.)

M. Charles Yriarte est un heureux homme à la naissance duquel deux Muses ont présidé : c'est un écrivain délicieux et un dessinateur habile. On comprend que, lorsqu'il se met en route avec sa plume et son crayon, il ne revient que bien approvisionné de richesses de tout genre. Or le voilà revenu des bords de l'Adriatique, de Venise, de l'Istrie, du Quarnero, de la Dalmatie, du Montenegro et de toute la rive italienne, avec un splendide volume contenant le récit de ses excursions enjolivé d'un nombre considérable de gravures et de sept cartes.

Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, dit M. Yriarte, habite une race fière, belliqueuse et d'une belle prestance ; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes sont pittoresques. A côté des pandours, gendarmes locaux ornant leurs costumes de thalaris et de médailles, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier bien fait pour charmer les aquarellistes. A chaque pas l'historien, le poète, le penseur, l'archéologue, le peintre, le géologue et le naturaliste trouvent dans cette matière féconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités.

Mais pourquoi insister ? M. Yriarte est bien connu dans le monde des lettres et des arts, et sa réputation, qui n'est plus à faire du reste, s'accroît pourtant chaque jour par de nouveaux travaux. Dans celui-ci le talent de l'écrivain s'allie à celui de l'artiste sous la forme la plus attrayante, car l'œuvre du dessinateur est la démonstration évidente du récit de l'historien. Que pourrait-on désirer de plus ?

(Pays, 7 décembre 1877. — PELLERIN.)

Parmi les publications de cette saison destinées à faire sensation, je dois citer en première ligne : *les Bords de l'Adriatique*, par Ch. Yriarte. Dernièrement, la croix de la Légion d'honneur venait récompenser chez Yriarte l'érudit écrivain et l'artiste raffiné. On peut se faire une idée de l'intérêt du volume dont je m'occupe, rien qu'en apprenant le nom de l'auteur. C'est à la fois un livre de l'attrait le plus vif, du style le meilleur, plein d'observations, d'aperçus nouveaux, de remarques profondes et un véritable musée rempli de plus de deux cent cinquante gravures sur bois, de grand mérite et d'une exactitude rare. Les événements dont l'Orient est le théâtre redoublent encore l'intérêt de ce superbe livre-album, qui de Venise vous conduit à Ghioggia, à Trieste, vous fait visiter l'Istrie, la Dalmatie, le Montenegro, de la façon la plus intelligente et la plus précise, puis vous mène à Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

La reliure de ce bel ouvrage est digne de lui. Damasquinée comme un poignard monténégrin, elle porte le Lion de Saint-Marc associé à la Croix d'Italie et au Croissant oriental. C'est d'un superbe aspect et d'un cachet artistique parfait. (Sport, 5 décembre 1877. — BACHAUMONT.)

La maison Hachette enchâsse tous les ans dans son écrin, déjà si riche, un gros diamant ; cette année c'est le magnifique ouvrage de M. Charles Yriarte, *les Bords de l'Adriatique*.

M. Charles Yriarte s'est déjà fait un nom très-apprécié des gourmets et des délicats ; c'est un poète, un romancier, un styliste, un peintre, enfin un artiste, un maître *ès arts* comme le moyen âge en comptait tant. Mais M. Ch. Yriarte n'a que cela du moyen âge ; c'est bien un moderne par l'esprit, les idées, le mouvement incessant de la pensée et les bonds fréquents et soudains de l'imagination.

Du reste, s'il est un livre d'actualité, c'est bien celui-ci, et on ne saurait trop étudier le chapitre que M. Yriarte consacre au Montenegro ; ceux où il parle, avec le même soin et la même compétence, de la Dalmatie et de Brindisi, ne sont ni moins curieux ni moins intéressants ; mais j'avoue que les pages sur Venise m'ont particulièrement charmé.

Remercions M. Ch. Yriarte : par le temps de politique qu'il fait, cela change heureusement l'esprit de voyager avec un guide si aimable, si gai de nature, si perspicace et armé d'une philosophie souriante à travers tout.

(Le Nord, 8 décembre 1877. — HENRI DE BORNIER.)

Comment, par exemple, donner en quelques lignes une idée quelque peu exacte du splendide ouvrage que M. Ch. Yriarte vient de publier : *les Bords de l'Adriatique*. — On ne peut rien imaginer de plus attrayant et de plus instructif à la fois que ce voyage féérique qui a pour point de départ Venise, pour principales étapes Trieste, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, le Montenegro, et pour terme la rive italienne : Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

Écrivain érudit, artiste exquis, penseur profond, conteur charmant, M. Ch. Yriarte nous transporte, par la vertu magique de sa plume, dans ces pays, les uns séduisants, les autres terribles ; il nous promène des lagunes ensoleillées aux âpres solitudes de la Montagne-Noire, et nous fait ensuite reposer sur ces rives bénies où règne l'éternel printemps. Non content de nous montrer les sites, il évoque l'histoire des contrées qu'il décrit, et nous en fait connaître les hommes avec une sûreté et une finesse d'observation réellement remarquables. Les événements d'Orient viennent encore ajouter, s'il se peut, au mérite de cette œuvre, en lui donnant un puissant intérêt d'actualité. Enfin plus de trois cents dessins, chefs-d'œuvre de la gravure sur bois, décorent et complètent les descriptions de l'auteur et font de ce livre une des productions les plus parfaites de la librairie contemporaine.

(Derby, 8 décembre 1877. — CHARBONNIER.)

Le livre de M. Yriarte est un bel et remarquable ouvrage. Il apprend la géographie et l'histoire de ces contrées ignorées, le crayon en main, car l'écrivain est en même temps un destinateur exact, habile et infatigable. Ajoutons que la maison Hachette a donné pour cadre à ce récit intéressant et à ces nombreux croquis un livre au format superbe, orné de plus de trois cents dessins, signés Bayard, K. Girardet, Janet, Riou, Thérond, Valerio, Vierge, Catenacci et de dix autres non moins distingués. (Siècle, 14 décembre 1877.)

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.